

À murs ouverts

Simon Dumas

Number 84, Winter 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/13487ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dumas, S. (2000). À murs ouverts. *Moebius*, (84), 55–60.

SIMON DUMAS

sald@xlic.net

À murs ouverts

Cette chambre à ciel ouvert
ces pièces à la charpente de fossile
nous grugent pourtant
jusqu'à des parcelles de présent

*

Nouveau lieu sacrilège
aux contours flous
blasphémé d'insectes migrants
en errance de nous
qui faisons se lever puis recoucher le jour
à peine né
entre ces murs à la couleur encore incertaine

*

Une frontière en dents de scie en fêlure de nous
entre les murs et l'imaginaire de nos demeures
que les insectes traversent en boutades sèches
piétinant les morceaux de ce qui nous sépare
les bris de paroles les silences déchiquetés qui
maintenant
nous jonchent

*

Des itinéraires de cultes en chassés-croisés
en croisades guerrières sur nos corps
leur orgueil plein d'insouciance de territoires

nous malmène en désirs de fortune
brisant nos murs
jusqu'à la reconquête des étoiles

Les arbres en artères
les branches en routes de sève
au-dessus de notre abri
délimitant les contours
d'un lit de feuilles et de lettres
jamais prononcées
sous le tumulte riant de nos caresses
de nos frôlements chatouilleux
qui nous mènent
en errance de nous-mêmes
d'où je nous constate
sans mémoire et sans couverture
devant la lune qui
avalant notre plafond
nous crache des cratères
jusque dans nos yeux

*

Des poissons dont les nageoires font nos rideaux
nous filtrent le jour en des particules colorées de nuit
vivent des fruits de notre chambre aux écluses brisées
qu'un étranger habite en attendant que nous la
 reprenions
avec les assauts de nos odeurs
avec l'écume de nos caresses projetées
et l'indomptable envie que nous avons de prendre
 possession

*

Ce sont les arrêts et décrets
les courbes qui délimitent ton corps
qui forment aussi la chambre
et la cuisine est un produit de nos fantasmes
et je m'y retrouve seul ce matin d'une nuit sans rêve

*

À chaque pas
il semble que nos poutres vacillent
que tout un chantier frôle l'agonie

À deux pas de l'hôtel
les murs achèvent de s'élever
les pierres sifflent
et pourtant
la peur
aiguë

*

Aiguë
ma peur
ma douleur
perce des trous
de la taille d'une lune
d'un point dans le temps
s'éparpillant en petits riens

*

Comme une pointe
la douleur va son chemin
creusant un sillon qui me réchauffe
une tranchée de bonheur naïf à même ma peau

Entre nous
terre de personne
les chassés-croisés des obus
les tirs à blanc de nos amours

Nous semons des débris de nous
nous nous préparons à envahir un territoire

N'avoir peur de rien
fendre en quatre les courants d'air
leur casser la gueule

pour laisser couler nos cheveux
en cascades
vers la liberté

*

Avec les parties qui nous restent
nous élevons notre chambre
tes cheveux dessinent les murs
nos bras charpentent le ciel
et sur ton dos
mosaïque de douleurs tristes
nous posons nos premiers meubles

*

Ce sont des pièces qui tournent en rond
Des poissons y déjouent les marées
en attendant que nous y vivions

*

Ces marées nous refoulent
en gouttes de chaleur
jusqu'à la fin de ton ventre

Des fenêtres ouvertes
nous vient le goût de nous enfuir
Ce n'est plus un appartement
ni un quartier qui nous abrite
c'est une église
et ses murs sont érigés par le vent

Notre chambre a des courants d'air qui nous caressent
Nos cheveux s'emmêlent vers les fenêtres

*

Sans témoin ni ministère
nous brisons la vaisselle dans laquelle nous mangions
et éparpillons les débris de nos passés distincts

Nous ne partons pas
nous nous établissons dans ce que nous sommes déjà
nous délimitons le chemin à parcourir
illimité
seuls

Lieu commun

La désolation infinie
d'un lieu abandonné
sans nom

Nous sommes là
à la dérive de nous-mêmes
en proie à un rêve qui sombre
entre les esquifs de poussière

Je jette les boîtes par terre
comme une ancre
parce que notre espoir y est encartonné

*

Dans ces boîtes posées comme des îles comme un
archipel
je serais bien avec les papiers les photos
la rondeur de ta hanche de tes secrets
et l'incroyable rumeur des effleurements de notre
tendresse
mais rien dans ces boîtes ne semble assez lourd
pour t'ancrer à mon bonheur d'être ici pour t'aimer
pas même les poêlons et le fer à repasser

*

Mais mon amour nous y arriverons
même dehors même avec les autobus qui grondent
avec des kilolitres de peinture et des deltas de caresses
nous accrocherons nos odeurs comme tu me l'as dit
nous en inventerons même de nouvelles
je tournerai le dos aux vents trop forts

aux passants qui sifflent
pour te faire un abri entre mes bras
nos poissons et nos couleurs

*

Mais mon amour si tu n'en veux pas
nous aurons un amour errant
sans abri contre les regards
nous disperserons des caresses au grand jour
les laisserons choir par terre sans défense
exposées aux pilleurs et aux vents
insouciantes et ensorcelées

mais mon amour même si au bout des ans
mon dos se décharne je le garderai tourné envers et
contre tout
une passoire-étendard brandie au bout de mon poing
levé au-dessus de nos amours éparses et pillées
mais toujours renouvelées